JUSTIFICATION
DE MONSEIGNEUR
L'ARCHEVEQUE DE PARIS.

Le contraire des bruits qui courent des affaires ou des personnes, est souvent la vérité.
LA BRUYERE.

DÉFENSE
DE MGR. L'ARCHEVÊQUE DE PARIS.

IL est donc parti ce Pontife vénérable dont on menaçoit les jours innocens ! En butte aux calomnies les plus noires, à des périls sans cesse renaissans, il a cédé à des avis fideles ; il s'est éloigné à regret de son peuple qu'il aime encore ; &, fuyant cette terre persécutrice, il a dérobé sa tête au fer des assassins. Que sa premiere église méritoit bien mieux de le posséder ! qu'il agissoit avec sagesse de ne pas vouloir rompre les liens fortunés qui l'attachoient à elle ! Là il étoit chéri de son peuple. Là son troupeau docile profitoit & de ses leçons & de ses exemples. L'Eglise de Châlons ne demandoit au Ciel que le bonheur de le conserver long-temps. Enfin

il fut décidé qu'il seroit ravi à ses vœux. Les refus apostoliques du Prélat modeste ne furent pas écoutés. Ce fut alors que les soupirs éclaterent, que les larmes coulerent abondamment de tous les yeux. Les scenes attendrissantes qui accompagnerent son départ, accumulerent dans son ame ces regrets douloureux qu'il exhala dans la belle exhortation pastorale dont il salua son nouveau peuple : trop vains regrets qui maintenant retombent sur son cœur !

Cependant, depuis l'espace de sept à huit années que Juignié est sur le Siége de Paris, son nom, jusqu'à une époque récente, avoit toujours été respecté, adoré ; mille bouches réunies publioient qu'en lui on retrouvoit l'ame de Fénélon, qu'il rendoit la Religion aimable par ses vertus, & qu'il avoit pour les pauvres des entrailles paternelles. Un concert si harmonieux d'éloges étoit donc un hommage rendu au masque de la vertu, à une hypocrisie détestable. Durant le calme des passions, un million d'hommes s'étoit trompé sur le mérite de son premier Pasteur ; & aujourd'hui, dans l'émotion des ames, il a vu d'un œil sûr les noirs côtés de son cœur. Cela n'est pas plus croyable sans doute que le fait qu'on apporte pour le prouver criminel.

On n'a pas eu honte d'accuser ce vertueux Prélat d'avoir trempé dans une conjuration tramée pour égorger son troupeau. Il a fait, di-



ſent-ils, le Ciel même complice de l'ariſtocratie? Il a pris le ſigne vénéré du ſalut du monde; &, avec cet inſtrument redoutable, il s'eſt proſterné aux pieds du Monarque pour allumer contre cette ville les foudres du deſpotiſme. Voilà l'inculpation odieuſe qu'on a jetée au peuple pour le ſoulever contre ſon Evêque. Elle n'a que trop bien réuſſi ſur des eſprits irraſcibles & crédules. De-là, cette ſcene connue où le peuple furieux s'eſt efforcé de faire pleuvoir mille morts ſur la tête de celui qui verſeroit ſon ſang pour ſon bonheur. De-là, contre le plus vertueux des hommes, cette prévention, cette haine enracinée dans quelques ames effrénément démocrates. Mais combien l'imputation d'un tel fait n'eſt-elle pas deſtituée de vraiſemblance!

Elle va directement contre le caractere du Prélat à qui on l'impute. Pour oſer une pareille démarche, il falloit être emporté, fanatique, cruel. Or, M. l'Archevêque de Paris n'eſt rien moins que tout cela. Il eſt doux, modéré, ſage; il balance ſes entrepriſes plutôt qu'il ne les bruſque; il croit à ſa Religion, mais il ne donne point dans le fanatiſme. Pour oſer une pareille démarche, il falloit être ariſtocrate outré. Or, M. l'Archevêque de Paris a l'ame du monde la moins ariſtocratique. Ce n'eſt point chez lui que vous trouverez ces abſurdes maximes inventées dans des ſiécles barbares, & inconnues

aux Francs ; nos ancêtres, qu'une partie des hommes eſt faite pour ramper ſous l'autre, que la naiſſance donne le mérite, & qu'il ſuffit d'avoir un nom pour envahir les honneurs ; au contraire, il eſt perſuadé que, dans tout Gouvernement juſte, les dignités ſeront le partage du mérite, & qu'elles ne ſeront point verſées ſur la baſſeſſe revêtue d'un grand nom. Cette façon de penſer eſt tellement la ſienne, que, ſans aucun égard pour la naiſſance, il n'approche de ſa perſonne que ceux qui ont le plus de vertus & de talens. Ont-ils du mérite, ils ſont noblesà ſes yeux. Sans doute une pareille conduite n'eſt point celle d'un homme entêté de préjugés ariſtocratiques. Les manieres ſeules de Juigné indiquent aſſez combien il eſt l'ami du peuple. Infortunés ! qui avez été quelquefois pour lui expoſer vos beſoins, vous avez pu vous trouver dans un grand concours de monde, à attendre un entretien deſiré ; vous êtes-vous apperçus que la dorure d'un homme qualifié à côté de votre habit modeſte, le rendît inattentif à votre préſence ? Vous êtes-vous apperçus qu'il ſourît agréablement au riche, & que ſur vous, il laiſſât à peine tomber un regard dédaigneux ? Dites s'il n'a pas accueilli vos paroles avec une ſenſibilité touchante ; dites ſi ſon ame n'étoit pas déchirée par le récit de vos malheurs ; dites enfin s'il ne les a pas ſoulagés toutes les fois

qu'il l'a pu. Elevez donc la voix en ſa faveur; ſoyez martyrs de la reconnoiſſance : & vous qui le calomniez indignement, examinez en lui-même le fait dont vous l'accuſez.

Ce fait en ſoi eſt incroyable. Il a donc beſoin, pour être cru, d'une forte autorité. Or, vous n'en avez aucune à produire; vous ne pouvez produire ni celle de l'Aſſemblée nationale, ſi ardente à défendre vos intérêts, ni celle de vos affidés qui approchent le Roi, ni celle du Roi lui-même qui n'eût pas approuvé cette maniere ſacrilége de ſurprendre ſa religion, & dont cependant Juigné a invoqué le témoignage, ni celle de ces deux Sages qui préſident, l'un au gouvernement de votre Ville, l'autre à ſa Milice patriote. — N'importe, le fait eſt vrai. Nous l'avons entendu dire. — Vous l'avez entendu dire! Et par qui? Eſt-ce par des bouches capables de l'atteſter? Je certifie le contraire. Adreſſez-vous à telle perſonne qu'il vous plaira, je vous préviens, qu'auſſi peu inſtruite que vous, elle répondra comme vous : Je l'ai entendu dire. Voilà comment les faux bruits s'accréditent, & comment l'impoſture ſe propage. Les hommes ſont ſi enclins à croire le mal, qu'on en voit même ajouter foi à la calomnie qu'ils ont inventée, lorſqu'ils les entendent répéter par d'autres.

Eſt-ce que s'il y avoit eu quelqu'ombre de vérité dans tous les bruits qui ont couru du Chef de votre Egliſe, il eût oſé, à la face de toute la France,

jurer un désaveu solemnel ? Cependant quels fermens, quelles imprécations redoutables sa bouche n'a-t-elle pas prononcés ! Quels témoignages n'a-t-il pas invoqués ! Il a appelé le témoignage du Roi. Il a fait plus : il s'est élevé au-dessus des Justices de la terre ; il s'est présenté au tribunal de Dieu même ; & là, devant un Vengeur qui voit tout, il a défié tous ses calomniateurs. Lisez la piece vraïment apostolique où il montre cette noble intrépidité. C'est-là que vous verrez son ame toute nue ; c'est-là que vous verrez son éloquence. Oui, son éloquence. Sachez qu'elle est à lui, celle que vous admirez dans ses Lettres pastorales. Je le dis à haute voix, parce que je n'ai pas à craindre de démenti. D'après cet éclaircissement, examinez sa défense ; examinez s'il y régne un ton de vérité. Si vous n'êtes pas touchés en la lisant, vous avez le cœur plus dur que l'airain. Quoi ! Vous repliquez que Juigné est un hypocrite. Malheureux ! vous ne croyez pas à la vertu.

Son innocence reconnue auroit depuis longtemps éteint tous vos ressentimens, s'ils n'étoient attisés sourdement par des mains incendiaires ; mais il y a dans l'ombre du secret des fauteurs de cette haine obstinée.

Le jour que M. l'Archevêque de Paris courut à Versailles de si grands dangers, une personne de sa maison remarqua dans la foule des assail-

ſans quelqu'un qui ſe ſignaloit par ſon ardeur. Il croit le reconnoître. Il l'aborde ; il voit qu'il ne s'eſt pas trompé. *Quoi ! mon ami*, lui dit-il, *vous voulez tuer un homme qui vous a nourri cet hiver ?* Ce miſérable, ſans s'émouvoir, lui montre un écu qu'il avoit dans la main, & lui répond avec un grand ſang-froid : *Il faut bien que je gagne ce qu'on m'a donné.* Ames honnêtes, n'êtes-vous pas indignées ? Ne frémiſſez-vous pas d'entendre une ſi noire ingratitude ?

Joignez à cet or corrupteur une cauſe toute particuliere d'en vouloir à l'illuſtre Prélat ; c'eſt cet anathême général qu'on a voué aux Miniſtres de la Religion : anathême qui, quoi qu'on en diſe, retombe ſur la Religion elle-même. Tous les jours vous entendez crier dans vos murs : exterminons les Prêtres. Eh ! bon Dieu ! que vous ont-ils fait ? Ne ſont-ils pas vos freres, vos parens, vos amis, ſouvent même vos bienfaiteurs ? A quels ſacrifices ne ſe ſont-ils pas portés en votre faveur ? Et cependant ſi-tôt que l'un d'entr'eux, dans l'Aſſemblée de la Nation, oſe propoſer quelque réflexion modérée, voilà qu'aux quatre coins de la ville on crie : trahiſon du Clergé, trahiſon des Prêtres : & on fait goûter au peuple cette proclamation par la baſſe plaiſanterie d'un nom dériſoire. Je ne ſais ſi je me trompe ; mais je crois que par cette maniere d'agir, qui n'attaque pas le Clergé

ſeul, on n'aſſure point l'exécution des Décrets de l'auguſte Aſſemblée. Les factieux qui voudront remuer dans les Provinces, citeront ces clameurs, & proteſteront contre la violence. Vous en voulez aux Prêtres : & encore une fois que vous ont-ils fait ? Les Paſteurs prépoſés à vos Egliſes, ſont tous diſtingués par leurs talens, par leurs vertus, par leur bienfaiſance, par leur zele à vous ſecourir. Les Coopérateurs de leur miniſtere ſont des Eccléſiaſtiques ſimples & modeſtes qui, par leurs fatigues ſacerdotales, ſans preſque aucune récompenſe, ont droit à vos hommages & à votre reconnoiſſance. Eſt-ce le nombre des Miniſtres qui vous choque ? Songez que tous ceux qui en ont l'habit, ou au moins quelque apparence de l'habit, n'appartiennent pas pour cela aux ſaints Autels. Songez encore que vos écoles célebres dans l'univers attirent ici de toutes vos provinces & de toutes les régions de la terre un nombreux concours d'étrangers dont la deſtination à l'Egliſe doit être excuſée par l'or qu'ils vous apportent. Quant à ces Abbés du ſiécle, dont les mœurs ſybaritiques ſont un ſcandale, nous les abandonnons de grand cœur à votre indignation. Ce ſont des frêlons eccléſiaſtiques. Faites des réglemens pour les chaſſer de votre Ville, mais ne menacez la vie de perſonne.

Peuple François ! vous avez toujours paſſé pour doux, humain, généreux. La politeſſe de vos

mœurs attiroit dans vos murs les habitans de tous les pays ; & aujourd'hui citoyens, étrangers, tous s'en échappent en foule comme des troupeaux que la terreur disperse. Vous vous rappelez avec douleur cette nuit cruelle où vos ancêtres, par un faux zele de religion, égorgerent des milliers de leurs freres, & aujourd'hui, par haine contre la Religion, vous seriez prêt à renouveler les mêmes horreurs contre ses Ministres. Vous dites que vous n'avez pas besoin de ces Ministres : vous n'avez donc pas besoin de la Religion elle-même. Alors qui arrêtera le torrent des crimes secrets ? Qui inspirera à vos enfans le respect, l'amour du nom paternel ? Vos épouses livrées, dans cette ville corrompue, à tous les genres de séduction, qui leur rendra sacré le chaste nom d'époux ? Qui soutiendra les mœurs publiques d'où dépend votre liberté ; puisque la corruption & la servitude des peuples marchent toujours d'un pas égal ? Qui établira la sûreté, la confiance réciproques entre les citoyens ? Sera-ce la voix de la philosophie ? Que vous êtes dans l'erreur ! Elle peut bien abattre ; mais elle ne peut pas édifier. Plusieurs siécles avant vous, les Philosophes étoient dans l'incertitude des premiers principes de la morale, & ils y sont encore de vos jours. Plusieurs même renversent la doctrine des mœurs, & ouvrent la porte à une lubricité brutale. Peuple François ! la demi-

ſcience fait les Philoſophes impies; la vraie ſageſſe rend les hommes religieux. Juſqu'ici les plus beaux génies de votre Patrie ont courbé leur tête ſous le joug de l'Evangile. Leurs ombres célebres placées ſur les tours de nos temples, comme ſur autant de remparts, épouvantent encore de loin cette armée de Pygmées qui s'avancent de toutes parts pour écarter les Prêtres rangés autour des murailles ſaintes. Parmi ces Miniſtres courageux on diſtinguoit un illuſtre Archevêque; & c'eſt principalement ſur lui que la haine s'eſt acharnée.

On a dit au peuple; il eſt votre ennemi; & le peuple l'a cru; & le peuple en fureur a voulu le mettre en pieces; &, dans l'inſtant où je parle, mille poignards ſont encore aiguiſés en ſecret. Cependant l'Egliſe de Paris eſt dans la douleur. Tous ſes enfans pleurent ſur l'abſence de leur pere: tous, d'une commune voix, s'écrient que jamais le peuple n'eut de plus zélé protecteur. Moi, je n'ai point été à portée de connoître tout ce que Juigné a fait en ſa faveur; & d'ailleurs que de belles actions voilées par ſa modeſtie (1)! Mais je répéterai des choſes connues.

(1) Je viens de lire dans un Imprimé pareil à celui-ci, que M. l'Archevêque, par une conduite toute oppoſée à celle que peut-être on lui a prêtée, a employé, durant ces troubles, des libéralités ſecretes auprès de plu-

Il n'y a point eu d'années où ce digne Prélat n'ait ſignalé ſa bienfaiſance par des prodiges. Cet hiver ſur-tout, après l'orage fameux qui avoit tari la ſource de ſes moyens, il a fait les derniers efforts. Je dirois preſque qu'il a ouvert ſes veines & donné ſon ſang. Pendant l'eſpace de deux mois, vous euſſiez vu aux jours accoutumés, vous euſſiez vu à la porte de ſon palais des milliers de pauvres ſe preſſer, tendre leurs mains indigentes, & recevoir de quoi ſubſtanter leur vie. Il y en a qui épuiſent leur fortune en vains amuſemens; Juigné, ſe conſtituant débiteur pour ſauver ſes pauvres, a diſſipé la ſienne en bienfaits. Mais malgré ſes efforts, trop foibles alors pour ſubvenir aux beſoins de tous les malheureux qui l'accabloient & qui accabloient ſes dignes coopérateurs, il fit uſage de l'éloquence de ſon cœur, pour leur procurer des reſſources. Il écrivit aux fideles de ſon dioceſe, cette lettre digne des Apôtres, où il conjuroit les riches par leurs entrailles humaines de venir au ſecours de leurs freres qui périſſoient. Après s'être montré l'orateur des beſoins de ſon peuple, Juigné fut encore le premier Apôtre de

---

ſieurs Boulangers, pour les engager à ne pas augmenter le prix du pain. Il faut convenir que ce ſont là de beaux traits.

ſa liberté. Souvenez-vous de cette annonce paſtorale où, donnant quelques inſtructions à ſon troupeau, au ſujet de l'auguſte Aſſemblée qui alloit s'ouvrir, il inſéra ces mots hardis alors, ces mots ſi contraires au deſpotiſme : *Que le ſalut du peuple étoit la loi ſuprême ; que c'étoit le premier principe & comme la fin derniere de tout Gouvernement juſte ; que les Grands, que les Rois eux-mêmes n'exiſtoient que pour le bonheur du peuple ; qu'il étoit horrible de penſer que la ſageſſe & la bonté ſuprêmes euſſent pu ſacrifier le bonheur de la multitude des hommes à la gloire d'un petit nombre d'heureux..... Qu'il falloit faire refluer ſur les riches, la ſurcharge des pauvres....... Que le Roi des François commandoit à un peuple libre....*

Voilà ce que diſoit alors l'Archevêque de Paris; voilà ce qu'il diſoit avant l'ouverture de l'auguſte Diete : & lorſqu'étant ouverte il y a paru, s'eſt-il démenti un inſtant de ſon zele pour les vrais intérêts du peuple, pour la liberté de la Nation ? N'eſt-ce pas lui qui a propoſé, qui a proclamé les plus généreux ſacrifices de l'Egliſe ? Et derniérement encore n'a-t-il pas envoyé à l'Hôtel de la monnoie publique une argenterie qui devenoit précieuſe à ſes yeux par le don qu'il en pouvoit faire à ſa Patrie ? Un ſi conſtant héroïſme de bienfaiſance auroit dû lui aſſurer l'amour de toute ame humaine, ſi ſouvent le trop grand nombre de bienfaits, choſe incroyable ! ne rendoit les hommes malveillans & ingrats. Au

moins c'étoit l'opinion de cet amour qui adoucissoit à Juignié les travaux, les peines de son Episcopat. Et quels travaux! quelles peines!

Le Siége de Paris, lorsqu'à son exemple, on n'y envisage que les saints devoirs apostoliques, est un lieu d'esclavage & de martyre perpétuels. Le Pasteur de cette grande Eglise, en rapport avec toutes les Eglises du Royaume & du Monde chrétien; en rapport avec les grands & les petits, les riches & les pauvres, le Roi & le peuple, en un mot, avec tout le Royaume qui afflue dans la Capitale; en butte aux sarcasmes & aux calomnies des impies, des libertins dont cette Capitale abonde, le Pasteur de cette grande Eglise est assailli d'affaires, d'inquiétudes, de chagrins.

Certes, un homme jaloux de son bonheur & de sa tranquillité plus que de l'avantage & de l'intérêt des fideles, auroit bientôt abandonné des honneurs qui coûtent si cher. Les circonstances sur-tout étoient favorables pour Juignié, dont le cœur s'accommoderoit si bien d'une vie simple & tranquille. Mais son devoir l'arrête. Il est persuadé, avec justice, qu'il ne convient pas à un Pilote de quitter le gouvernail au moment de la tempête. Les méchans voudroient bien que la vertu persécutée leur cédât ses dépouilles. Heureusement elle a aussi son audace. Juignié est parti : mais il ne lâche pas

pour cela ; il tient toujours dans ſes mains les rênes de ſon Egliſe. A l'exemple des premiers Evêques du Chriſtianiſme qui inſtruiſoient leur troupeau du fond des cavernes où ils étoient cachés, Juignié nous inſtruira auſſi du ſein d'une terre étrangere où il a été chercher un aſyle. C'eſt de-là qu'il nous enverra des Lettres apoſtoliques, qu'à l'exemple des premiers fideles, nous arroſerons de nos larmes. Il ne ſera pas parmi nous ; mais notre amour le retracera à nos yeux tel que nous l'avons vu ſi ſouvent, avec ces graces modeſtes, avec cette douce majeſté, avec ce religieux recueillement qui nous charmoient en lui, lorſque, dans les cérémonies ſaintes, il paroiſſoit le Pontife du Dieu vivant.

Maintenant, ô vertueux Prélat, dépouillé des ſignes qui pourroient vous trahir, vous confiez au ſecret le ſalut de vos jours (1)! Mais êtes vous encore dans la France environné de dangers, ou ſi déja vous êtes arrivé dans la Capitale du monde chrétien, où l'on dit que vous portez vos pas ? Alors vous voyez cette ville ſuperbe qu'autrefois perſécutoit les témoins de Jéſus, & qui aujourd'hui ſur ſes ſept collines a arboré l'étendart de la Foi.

(1) On voit par-là que ce petit Ecrit devoit paroître beaucoup plutôt. Les circonſtances en ont retardé l'impreſſion.

Là, tout vous parle de la Religion que vous aimez: tout y eſt plein de monumens qui la rendent vénérable. Vous errez parmi les tombeaux des Martyrs, vous honorez leurs cendres précieuſes, vous baiſez leurs reliques ſacrées; & les preſſant contre votre ſein, vous y faites paſſer les généreux tranſports de ces ames ſaintes, qui les animerent autrefois. Quand dans le plus beau temple de l'univers, vous entendrez ces magnifiques accords qui raviſſent l'ame, alors vous vous rappellerez les fêtes de votre Egliſe, où dans de meilleurs temps vous entendiez de ſemblables concerts. Mais ceux-là frapperont votre oreille dans une terre étrangere. Ils n'auront pas pour votre cœur de ſi touchans attraits. Les larmes qu'ils vous feront verſer ſe rapporteront à votre peuple; les ſoupirs qu'ils vous feront pouſſer ſeront pour ſon bonheur.

Ah! puiſſiez-vous vous-même dans votre abſence couler des heures fortunées! Puiſſe la terre qui vous poſſede vous offrir des jours ſereins, des nuits tranquilles, de douces conſolations! Puiſſent les dignes habitans de ces lointains pays, vous combler des témoignages de leur reſpect & de leur amour! Pour nous, privés de votre préſence, nous ſoupirerons après votre retour, comme une famille déſolée ſoupire après le retour d'un bon pere. Nous attendrons avec impatience que la tempête ſe calme, que la vérité ſurnage, &

que le noir limon des passions retombe au fond des abîmes.

Quand ce temps sera venu, alors cédant à nos desirs & aux vôtres, vous vous rapprocherez de nos murs ; & nous, sortant en foule de nos foyers, précédés des saintes bannieres de nos temples, & des enseignes flotantes de la liberté, de ces enseignes que vous avez bénies ; au bruit d'une harmonie militaire & sacrée, nous nous précipiterons en votre rencontre ; nous semerons des fleurs sous vos pas ; nous couronnerons votre tête de lauriers, & nous célébrerons votre retour avec une joie égale à la douleur que nous cause votre départ.

De l'Imprimerie de GUEFFIER.